

Ciné-Bulles

Fictions : une nouvelle de Denis Villeneuve : Prise 213

Denis Villeneuve

Volume 11, numéro 2, décembre 1991, février 1992

URI : id.erudit.org/iderudit/34078ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Villeneuve, D. (1991). Fictions : une nouvelle de Denis Villeneuve : Prise 213. *Ciné-Bulles*, 11(2), 40–41.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Prise 213

par Denis Villeneuve

GRAND DÉSERT DU BOUNFASSOUR
GRANOURBOUR CENTRAL
AOÛT 1949

- Elle ne vomit plus, commandant.
- Et ses brûlures ?
- Le soleil ne pardonne rien. Mais ça ira.
- Bon. Je viens.

Nous approchons du but. J'ordonne à Bourmassif de faire monter les tentes. Le jour pointe déjà à l'horizon. On ne tarabicate pas avec le soleil du Bounfassour.

Notre progression est lente. Au moins, je n'ai pas encore perdu sa trace. Même après quatre mois. Et je le sens proche. D'après mes calculs, il doit maintenant être seul avec son acteur principal.

La jeune femme était directrice photo. Elle avait réussi il y a deux jours à s'échapper pendant que Borovgunsten discutait mise en scène avec son acteur. Aujourd'hui elle s'apparente plus à un de ses filtres de densité neutre qu'à un être humain. Le désert.

Elle ne m'apprend rien de neuf mais confirme tout. Le tournage s'étirait de semaine en semaine. L'équipe s'enfonçait de plus en plus dans l'erg. Borovgunsten

avait commencé à tourner de jour, et tout avait basculé : la pellicule fondait dans les magasins, l'équipe se brûlait sur les pièces d'équipement métalliques, les rations avaient diminué, jusqu'à épuisement. Ils ne dormaient plus.

C'est le régisseur qui avait suggéré de bouffer un des 39 assistants de production.

Le moral était encore bon. Borovgunsten les dirigeait ; tel le capitaine Achab dans la tempête. Il les envoûtait. Ils le défiaient. Seul le film comptait.

Évidemment, avec une équipe aussi immense, ils ont vite fait de dévorer tous les assistants et assistantes. Le menu du cuisinier a donc grimpé dans l'échelle des postes. Il fallait terminer le film. Absolument. Malgré toutes les protestations du syndicat.

□

Depuis maintenant 13 semaines, nous ramassons les ossements des techniciens comme autant de balises qui nous mènent droit vers lui, malgré les tempêtes de sable qui remuent tout. Cette femme, enfin ce qui en reste, est le seul être échappé vivant du plateau. Nous avons compté 211 macchabées dérivant dans les dunes. Mon estimation était juste, le réalisateur ne navigue plus qu'avec un seul autre tordu : son acteur principal. Tout le reste demeure sous la forme d'os et d'excréments enfouis dans les sables.

Nous approchons ! Il sera bientôt à court de vivres, surtout que l'acteur est maigre. Il ne pourra plus se déplacer. La rescapée me demande si nous n'avons pas une main ou même une oreille à lui mettre sous la dent. Elle ne digère plus la nourriture normale.

– Les hommes sont prêts, commandant.

Borovgunsten est un maître. Un précurseur. Un grand réalisateur parmi les grands. Cette fois-ci, par contre, il a, semble-t-il, surestimé le pouvoir de sa réputation. Je crois que le soleil y est aussi pour quelque chose. Pour ses producteurs, il est devenu un démon. Son dernier film est pourtant si « panaché » !

Bourmassif s'exclame. Une petite colonne de fumée bleue s'élève au-delà des mirages. À peine perceptible.

– Le diable. C'est lui !

Il est vraiment cinglé ! Il tourne de jour ! Cette fumée provient du moteur de sa caméra. Caractéristique. Elle ne tiendra plus très longtemps.

*« J'ai 'strongnoté' le 16 mm à l'UQAM, je 'strongnotais' l'humain en Europe et en Asie durant la Course, je tente fébrilement de 'strongnoter' les deux en même temps à l'Office national du film. »
(Denis Villeneuve)*

Fictions : une nouvelle de Denis Villeneuve

Il doit être à une dizaine de kilomètres d'ici. J'irai seule. Pour augmenter le suspense. Ce qui me permettra aussi d'écrire encore une ou deux pages. Bourmassif et le reste de l'expédition m'attendent ici. Je ne veux pas risquer de déplacer toute mon équipe en plein soleil. Il y a bien assez de monde cuit dans cette histoire de dingue.

□

Une deuxième colonne de fumée, noire cette fois, se love soudainement avec la première. Il a sans doute une fringale. Je n'ai jamais goûté à un acteur ; je me demande bien si c'est aussi tendre qu'on le prétend. Je ne suis plus qu'à 300 mètres. Le fumet de la chair grillée me chatouille la narine. Je descends du chameau. La bête a peur de l'odeur. Une énorme dune me cache à sa vue. Je retire le cran de sécurité de mon arme. Je grimpe.

Un étrange spectacle s'offre alors à mes pupilles : l'énorme tente des studios BBK à demi-montée bat au vent comme une raie ; des trépieds, des échafaudages, des projecteurs, diverses pièces d'équipement gisent ça et là à demi ensevelies dans la dune. Et lui, en plein soleil, sans scaphandre des sables pour se protéger, entame un tibia, assis sur une caisse, près d'un gros projecteur sous la puissance duquel cuit son premier rôle. La caméra, elle, semble morte.

– Un militaire !, s'exclame-t-il.
– Je vous en prie... Terminez votre repas, Maître.
– Oh ! Pardon ! Mademoiselle ? Madame ?
Je rabaisse mon arme.
– Commandant. Les productions BBK m'envoient. Vous ne respectez plus le calendrier, Maître.
– Oui. Nous avons effectivement perdu contact avec leurs bureaux. C'est que nous avons mangé les pigeons voyageurs, voyez-vous. Mais le décor ! Mon amie ! Le décor m'inspire... Mon œuvre sera sans nom !
– Les coffres sont vides.
– Avez-vous déjà joué, mademoiselle ?
– Non.
– Votre regard m'inspire terriblement.

□

Sa réplique est d'un cliché sans bornes, mais il ne me semble pas dangereux, pour l'instant. Il est repu. De plus, je n'ai jamais fait de cinéma ; c'est peut-être une occasion qui ne se représentera pas. Il m'explique la scène. J'accepte.

Nous pénétrons dans l'énorme tente de la production. Une petite caméra s'installe sur un trépied. Un trou dans la toile en guise d'éclairage. Nous nous déshabillons. J'enlève le lourd turban qui recouvre mon casque. Le regard, c'est tout ce qu'il pouvait voir de moi jusqu'alors. Il sourit sans paraître surpris par mon visage. Puis la douzaine de couches de vêtements du désert. Je garde mon revolver près de moi.

Comme convenu, nous nous asseyons, face à face, séparés par 20 coudées de sable. Je dois avouer que nu, il est plus qu'impressionnant : une montgolfière de lipides, plaquée de brûlures irritées par le sable. Moi, un paquet d'os face à cette montagne de chair. Je bombe le torse. Mes côtes jaillissent. Pour la deuxième fois, un sourire s'affiche.

– Allons-y.

Il appuie sur le déclencheur de la caméra qui nous comprime dans son champ. Devant chacun de nous, il a déposé un petit revolver. Les barillet entament la ronde du manège. Une balle. Seulement une. Les âmes des graciles canons viennent refroidir la tempe de notre choix.

Il appuie sur la gâchette.

J'appuie sur la gâchette.

C'est la scène ultime de son film. Il sue. J'ai un frisson. Dans ce pays, c'est un luxe.

Clic.

Clic.

La caméra ronronne.

Cliclic.

Presque en même temps cette fois-ci.

La caméra commence déjà à fumer. La mise en scène se termine là pour moi. Je me suis assez amusée. Je me dresse d'un bond. Et je tire en visant son gros nombril. Clic. Clic. Clic. Vide. Il était vide. Le gros salaud.

Je n'atteins pas mon revolver personnel. Une grosse guêpe de plomb vient me mordre sous le crâne. Je reçois plein de sable dans la figure. Des petites limaces rouges rampent sur le sol en laissant une trace de bave tout aussi rouge.

Après, vous savez, quand on est morte, on ne saisit plus exactement ce qui se passe. Les poumons se vident. La vessie se vide. Le regard se vide. Le magasin de la caméra se vide. Et je suis certaine que le gros con passe un commentaire sur mes fesses blanches. ■

Ciné-Bulles invite tous les gens de plume à lui adresser des textes pour la rubrique FIC-TIONS selon les paramètres suivants :

- nouvelle inédite écrite en français et centrée d'une façon ou d'une autre sur le cinéma ;
- texte dactylographié à double interligne ;
- trois formats possibles : cinq, huit ou dix feuillets.

Ciné-Bulles ne s'engage pas à publier tous les textes reçus et les manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs des textes choisis demeurent propriétaires de leurs droits d'auteur.